

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 31 (1943)

Heft: 631

Artikel: La formation de chefs de groupes pour le service agricole

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-264753>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Mouvement Féministe

Paraît tous les quinze jours le samedi

DIRECTION ET RÉDACTION M ^{lle} Emilie GOURD, 17, rue Töpffer ADMINISTRATION M ^{lle} Renée BERGUER, 188, route de Chêne Compte de Chèques postaux I. 943	Organe officiel des publications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses Les articles signés n'engagent que leurs auteurs	ABONNEMENTS SUISSE..... Fr. 6.- ÉTRANGER... 8.- Le numéro... 0.25 Les abonnements partent du 1 ^{er} janvier. À partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) relatifs pour la mesure de l'année au cours.	ANNONCES 11 cent, le mm. Largeur de la colonne : 70 mm. Réductions p. annonces répétées Les abonnements partent du 1 ^{er} janvier. À partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) relatifs pour la mesure de l'année au cours.
---	---	---	---

Avoir un idéal, c'est être sûr de ne pas vivre au hasard, au jour le jour, sans but, sans règle, sans espérance ; c'est savoir pourquoi l'on préfère le devoir au plaisir, la joie du travail au laisser-aller de la paresse.

Ferd. BUISSON,

A NOS ABONNÉS

Nous rappelons à tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement est à renouveler à partir de janvier 1943 qu'ils peuvent en régler le montant par versement à notre compte de chèques postaux N° 1.943. (Prix : 6 frs).

Et nous saisissons cette occasion pour remercier tous ceux qui nous restent fidèles, et pour insister auprès des autres, pour qu'ils veuillent bien réfléchir aux répercussions qu'aurait pour nous leur décision trop rapide de nous envoyer un message de refus. Car si, comme on veut bien nous le dire, nombreuses sont les femmes qui ont besoin du „MOUVEMENT“, nous aussi avons besoin d'elles, et ce n'est que par une étroite collaboration entre elles et nous que nous pourrions accomplir la tâche entreprise il y a plus de trente ans.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE.

La vie internationale féminine

Les assurances sociales et le monde de l'après-guerre

N. D. L. R. — Nous avons à plusieurs reprises entretenu nos lectrices de l'activité entreprise à Londres par les représentantes du Comité de Liaison des grandes organisations féminines internationales. Ce Comité, qui groupe les déléguées de onze ou douze Associations féminines, a souvent siégé à Genève aux temps de la Société des Nations pour défendre les intérêts communs des femmes ; et depuis que les circonstances l'ont obligé à se concentrer sur l'Angleterre, il a très intelligemment cherché à entrer en relations avec des membres individuels de ses différentes organisations constituantes, maintenant réfugiés à Londres, pour étudier en commun avec ces femmes exilées quelques-uns des problèmes les plus urgents que posera l'après-guerre. Du dernier compte-rendu de ces rencontres qui nous est parvenu, nous détachons les renseignements suivants — en précisant que cette séance a eu lieu avant que fut connu le fameux „plan Beveridge“ qui a beaucoup agité l'opinion publique :

Simple question à qui de droit ?

Dimanche soir, voulant entendre les dernières nouvelles — dont l'on est toujours plus friand le dimanche parce que privé de journaux, — j'ai par inadvertance mis mon poste de Radio en marche un peu avant l'heure fixée. Je ne le regrette pas, car cela m'a valu d'entendre une causerie d'un abbé, dont je n'ai pas bien saisi le nom, sur un sujet souvent traité dans nos colonnes : La femme au foyer.

Que je dise tout de suite que cette causerie contenait des considérations excellentes sur la valeur morale et spirituelle, sur la valeur humaine intrinsèque, de la femme, valeur que le confrencier a nettement estimée égale à celle de l'homme. Et ceci rendait plus frappante encore son opposition à toute activité politique ou professionnelle féminine en dehors du foyer, comme si la vie familiale pouvait s'écouler de nos jours si complètement à l'écart, si carrément retranchée de toute préoccupation d'ordre général, sans que le pays tout entier, sans que la nation dans son ensemble, en souffrent... Conception qui ne tient pas davantage compte de la réalité que celle qui veut que toute femme soit épouse et mère, ou, si elle a renoncé au mariage, religieuse : de toutes celles qui, étant en surnombre chez nous ne peuvent se marier, de celles qui doivent gagner le pain que mangent elles

et leurs enfants, de celles qui aspirent à mettre leurs dons au service de la communauté nationale, il n'a été fait aucune mention, si bien que le tableau de la femme suisse que l'on nous a tracé en terminant ressemblait bien davantage à une image de missel qu'à une évocation de notre vie de tous les jours.

Mais ce n'est point seulement pour relever cette incompréhension de la vie réelle que j'ai pris ici la plume, mais aussi pour poser une question aux autorités compétentes : l'on nous assure depuis bien des années qu'il est interdit de parler féminisme à la Radio, parce que c'est, paraît-il, une question politique, qui se trouve ainsi par définition exclue des programmes de nos émetteurs. Sans être convaincus nous nous sommes cependant inclinés. Mais alors, si l'on est équitable, puisqu'il est défendu de parler pour le féminisme, il devrait être également défendu de parler contre, comme vient pourtant de la faire ce dimanche 17 janvier un confrencier fribourgeois. Que l'on s'abstienne totalement de toucher à ce sujet tabou, ou alors, qu'en contrepartie de la causerie que nous avons entendue, l'on charge une de nos féministes mère de famille de parler, à son tour, et à notre point de vue, de la femme au foyer. C'est la réparation que l'on nous doit si l'on veut éviter le reproche des deux poids deux mesures et des émissions partiales.

Qu'en pense-t-on haut lieu ?

E. Gd.

En Grande-Bretagne, jusqu'au début du XX^e siècle, démontra une oratrice anglaise qui fit le premier exposé introductif, la seule aide officielle prévue pour les malades, les vieillards et les chômeurs était la fameuse Loi des Pauvres, qui trop souvent avait pour tout résultat l'internement dans une maison de travail, et, par conséquent, la séparation des membres des familles nécessiteuses. Ce n'est que peu à peu que la conscience publique s'éveilla à cet égard, et que fut créé en 1905 un Acte de compensation, destiné à parer aux résultats des accidents qui pouvaient survenir du fait de la négligence d'un chef d'entreprise. Mais le premier système d'assurance ne fut vraiment réalisé qu'en 1912, qui s'inspirait directement des assurances organisées par l'initiative privée dans le Nord de l'Angleterre. La Société des Amis comptait, en effet, dans ces régions de nombreux membres, dont beaucoup étaient des propriétaires d'usines ou des directeurs de fabriques,

et qui tous éprouvaient, à un degré inconnu alors, le sentiment de leur responsabilité sociale ; aussi, se rendant compte de l'impossibilité pour eux de parer individuellement aux dépenses de maladie pour leurs ouvriers, avaient-ils créé des caisses alimentées par de petites cotisations mensuelles, dont le produit était destiné à venir en aide à des cas de maladie ou de décès. Peu à peu l'importance de ces caisses alla en s'amplifiant, alors que parallèlement se développait le mouvement syndical, qui primitivement créé pour régler les conditions de travail et de salaires, commença lui aussi à payer de petites allocations pour venir en aide à des ouvriers en chômage.

(La suite en 3^{me} page)

Si notre journal vous intéresse, aidez-nous à le faire connaître et à lui trouver des abonnés.



Livres de femmes :

Sœur Marie-Céleste¹

On a célébré cette année le troisième centenaire de la mort de Galilée, le grand astronome et physicien italien. Le moment était bien choisi pour se pencher comme le fit Mina Vallette sur la seule figure féminine qu'il illumina la vie du savant : sa fille Virginia, qui fut nonne sous le sésaphique nom de Sœur Marie-Céleste.

On connaît les vicissitudes de la vie de Galilée Galilei, en butte aux persécutions de l'obscurantisme. Il est, dans la vie de ce grand homme, des épisodes glorieux ou tristes, avec des alternatives d'honneurs et d'humiliations. Rien de plus poignant que sa vieillesse douloureuse, pendant laquelle il vécut appauvri, abandonné et aveugle. Ses dernières années furent encore assombries par les calomnies, la suspicion, un procès ridicule devant le Tribunal du Saint-Office, l'incompréhension la plus absolue. Une seule lumière au milieu de telles ténèbres : la douce affection de sa fille. Hélas ! ce dernier réconfort devait lui faire défaut huit ans avant le grand et définitif repos... C'est en effet le 2 avril 1634, dans le petit monastère d'Arcetri près de Florence, que s'éteignit l'humble nonne, à l'âge de 34 ans.

Elle était née en août 1600 à Padoue, des amours du savant avec une demoiselle vénitienne, Marina Gamba, et n'avait que 13 ans, et sa sœur Sylvie 12, quand, à la mort de leur mère, Galilée confia leur éducation aux bonnes sœurs d'Arcetri. Les deux jeunes filles prirent le voile trois ans après. Elles étaient entrées dans la vie sous de mauvais auspices et furent donc les innocentes victimes des préjugés du temps, qui leur faisaient une faute de leur naissance illégitime. Il ne restait alors aux misérables bâtards qu'une seule voie de rédemption : le couvent.



Le couvent d'Arcetri près de Florence où s'écoula la vie de Sœur Marie-Céleste.

Cliché aimablement fourni par Mlle Mina Vallette.

La jeune Livia ne s'y résigna qu'à contre-cœur et traîna une existence morne et mélancolique. Virginia accepta avec plus de dignité son sort et eut assez de force pour surmonter sa peine de recluse et trouver en elle-mêmes des trésors d'abnégation, d'altruisme et de tendresse. Elle était bien trop douce de caractère pour s'en prendre à la destinée, et elle comprit d'ailleurs tout de suite qu'elle pouvait devenir pour son père un soutien moral. Elle admirait en lui le savant génial et compatissait à ses peines. Elle l'entourait de tant d'amour et de vigilante affection qu'elle révéla en lui la flamme de la paternité. Il s'était occupé de ses enfants illégitimes par bonté naturelle, par sentiment du devoir ; la douceur de Marie-Céleste inonda son cœur d'un sentiment plus profond. Quand les persécutions fondirent sur lui, il se pencha vers cette affectueuse clarté. Le sacrifice de Marie-Céleste dans sa

La formation de chefs de groupes pour le service agricole

Les expériences faites au cours de l'été 1942 ont montré que, pour encourager l'extension des cultures en 1943, il importe avant tout de faciliter l'organisation de groupes de service agricole dans le plus grand nombre possible de communes : or, comme le succès du travail de ces groupes dépend directement de leurs chefs, l'on s'est préoccupé dans les milieux officiels de former des cadres compétents et actifs.

En ce qui concerne les femmes, une première tentative a eu lieu avec plein succès du 30 novembre au 5 décembre dernier à Herzogenbuchsee, dans les locaux que nous avons souvent dépeints à nos lectrices de l'auberge de la Croix-Fédérale. Ce cours réunit 24 participantes, toutes au dessous de 25 ans, et parmi lesquelles les professions de l'enseignement étaient le plus largement représentées ainsi que les assistantes sociales. Le programme, consacré aux tâches des chefs de groupes agricoles, portait sur les principaux problèmes que posent le service obligatoire du travail, l'affectation de la main-d'œuvre à l'agriculture et l'organisation des groupes : il faut se rendre compte, en effet, qu'une directrice est responsable aussi bien au point de vue moral de l'ordre et du bon esprit d'un camp qu'au point de vue matériel de l'hygiène et de la santé des participantes, et que là où des aides logent en dehors du camp chez les paysans, elle doit rester de façon permanente en contact avec elles comme avec leurs employeurs, s'assurer des relations qui existent entre elles et eux, s'occuper d'elles durant leurs congés, et organiser pour les dimanches une vie au camp qui délasser chacune... Les discussions de ce cours d'Herzogenbuchsee, les récits de leurs expériences que firent deux chefs de camps ayant déjà accompli un travail analogue, prouvèrent l'intérêt porté à toutes ces questions, et il en ressortit nettement que si les tâches de la direction sont nombreuses et difficiles, elles procurent d'autre part de vraies joies en gagnant de part et d'autre la confiance des aides agricoles et des paysans.

Comme l'on prévoit la nécessité d'organiser un grand nombre de ces groupes agricoles en 1943, il n'est pas trop tôt pour organiser aussi de ces cours de cadres selon les lignes de celui d'Herzogenbuchsee. (Un deuxième cours a lieu à Herzogenbuchsee encore du 18 au 23 janvier). Les personnes qui se sentent capables d'ex-

¹ Voir le Mouvement N° 619.

ségrégation volontaire, son souriant renoncement remplirent le cœur ulcéré de Galilée d'une tendresse toute neuve et inespérée. Et pendant que, dans la pauvreté froide du cloître, la jeunesse de sa fille s'abolissait sans plainte et que, du fond de cette détresse cachée, une vie intérieure intense, faite de foi et de pensée, surgissait miraculeusement, le savant meurtri, tourmenté, accablé, réchauffait son vieux cœur à ce jeune cœur fervent.

De cette vie pure aux élans enthousiastes, de cette compréhension profonde, il nous reste 124 lettres écrites par Marie-Céleste à son père. Malheureusement, celles adressées par Galilée à sa fille furent perdues par le couvent ; on n'en trouve plus que les reflets dans les réponses de Marie-Céleste. Galilée, lui, garda toujours jalousement les écrits de sa fille. Dans le dénuement de ses derniers jours, il demandait à un disciple compatissant de lui en relire quelques-unes, et pendant cette lecture, ses pauvres yeux aveugles pleuraient doucement...

Ces lettres sont des chefs-d'œuvre de bon sens et de grâce, d'intelligence et de largeur d'esprit. Elles ont une valeur littéraire d'autant plus appréciable qu'elle n'est ni voulue, ni recherchée. Marie-Céleste laissait tout simplement parler son cœur. Et n'est-ce pas là le suprême « art d'écrire » ?

Avec quel amour Mina Vallette s'est penchée sur ces feuillets jaunés, conservés aux Archives de la Bibliothèque Nationale de Florence ! Oh l'humble nonne, dans son écriture appliquée, épanchée son cœur fidèle, et où l'on peut retrouver parmi les hiéroglyphes chers à

¹ M. Vallette. *Sœur Marie-Céleste, fille de Galilée*. Ed. La Baconnière, Neuchâtel, 1942.

Silhouettes et portraits de femmes

Une femme bibliothécaire :

Adriana Ramelli

Quelle femme, aimant les livres, n'a jamais rêvé de passer sa vie dans une de ces cités de l'esprit que sont nos bibliothèques ? Jour après jour, entrer dans ces vastes salles où de bas en haut s'alignent les livres, et s'y sentir maîtresse et reine, parce que soi-même on a contribué à bâtir la maison, parce qu'ici on a mis la main, là son cœur, pour que cette demeure soit le centre où palpite et d'où rayonne la vie intellectuelle !

Ce rêve, une femme l'a réalisé, et le vit là-bas, dans le canton du Tessin, à Lugano. Elle se nomme Adriana Ramelli, elle est une des rares femmes suisses qui dirige une bibliothèque.

Née à Lugano, elle fit ses études en cette ville. Enfant de cinq ans aux boucles blondes, au regard bleu et vif, elle fut élève à l'institut de Sant'Anna : heureuses années où pour Adriana l'étude est un jeu et où l'on s'amuse à jouer mille tours avec ses petites camarades. Puis, les sœurs qui avaient remarqué l'intelligence de l'enfant, la préparèrent aux examens d'entrée du Lycée, qu'elle réussit fort bien, et trois ans plus tard, Francesco Chiesa, l'écrivain bien connu, directeur du Lycée et de la Bibliothèque cantonale, remettait à sa meilleure élève le prix Maraini.

Après quelques hésitations, la jeune fille se décida pour la « philosophie ». Les lettres anciennes l'attiraient aussi elle partit pour Pavie où enseignait l'helléniste Ettore Romagnoli. Avec ardeur, l'étudiante se pencha sur les textes des anciens et se mit à fouiller les livres de paléographie et d'archéologie. Aux heures de liberté, elle s'en allait par les rues de la vieille cité universitaire, dont le charme ne devait pas la laisser insensible. La mort prématurée de son père, ar-



Cliché Berna

Adriana RAMELLI

chitecte de valeur, mit brusquement fin à ce temps heureux de découverte enthousiaste. Revenue à Lugano, M^{me} Ramelli songea à la rédaction de sa thèse, et c'est alors que le Département de l'Instruction publique lui offrit de travailler chaque jour quelques heures à la bibliothèque cantonale. Elle accepta, et, bientôt, sous la direction intelligente de M^{me} Chiesa-Galli, elle s'initia à sa tâche d'aide-bibliothécaire. Tout de suite, elle l'aima, ce travail au milieu des livres, qui du haut de leur rayon l'attiraient invinciblement. Quelle joie, le service une fois terminé, de pouvoir se plonger dans l'un de ces énormes « bouquins » ! et bien souvent, la nuit qui descendait, la surprit ainsi, avidement penchée sur la page inachevée d'un gros in-folio...

sortis de sa plume, comme ceux qu'a édités l'Association pour la publication d'une saine littérature. C'est qu'elle avait un cœur très chaud, aimait et comprenait la jeunesse qui l'entourait, et à laquelle, avec une discrète générosité, elle facilitait souvent la fréquentation de son enseignement particulier.

Membre du Lycéum-Club de sa ville, M^{me} Schudel-Benz avait été appelée ainsi à prononcer le discours patriotique lors de la fête lycéenne célébrée à Brunnen en août 1941, à l'occasion du 650^e anniversaire de la Confédération, et les paroles qu'elle prononça alors étaient significatives de sa pensée : « Quiconque a vraiment saisi l'esprit de ce coin de pays, quiconque a vraiment réalisé ce qui s'y est passé, ne pourra jamais subir la servitude. Ne devient esclave que celui qui de tout son être ne réclame pas la liberté... » Nous l'avons nous-mêmes entendue à Zurich, en 1937, lors de la Conférence féministe organisée dans cette ville par notre Alliance Internationale pour le Suffrage des Femmes, et à laquelle elle accompagna le véritable tour de force de résumer clairement en une demi-heure, à l'usage de nos visiteuses étrangères, les lignes essentielles de notre histoire nationale !

Les derniers mois de sa vie furent douloureux, la maladie l'ayant contrainte à l'inactivité, ce qui pour une nature comme la sienne, fut presque aussi pénible à supporter et à accepter que la souff-

rance physique. Là aussi, elle fit preuve d'une vaillante énergie, et d'un contrôle sur elle-même qu'admirent tous ceux qui l'approchèrent. C'est avec respect et regret que nous nous inclinons devant sa tombe.

M. F.

Enfin en juin 1942 eut lieu l'inauguration de la nouvelle bibliothèque. Tous ceux qui participèrent à cette journée virent là une jeune femme à l'intelligence vive et claire, éprise de beauté, et s'en retournèrent confiants dans l'avenir de la Bibliothèque cantonale tessinoise.

Gabrielle GUICHARDET.

Le Professeur Mary Hayden

On nous écrit de Dublin :

La cause des femmes dans l'Eire vient de faire une perte douloureuse et irréparable par la mort récente de Mary Hayden, professeur à l'University College de Dublin. Elle y enseignait l'histoire de l'Irlande moderne, mais était aussi une pédagogue et une travailleuse sociale, et toute sa longue carrière universitaire, comblée d'honneurs et des plus hautes distinctions, l'a montrée non seulement historienne de valeur, mais aussi féministe aux convictions profondes.

Elle fut en 1895 l'une des deux premières femmes diplômées d'Université qui obtinrent une bourse à l'Université Royale, et en 1909, lorsque fut fondée l'Université nationale d'Irlande, elle fut la seule femme à figurer sur la liste des premiers membres du Sénat universitaire et à toucher un traitement pour son enseignement. Ses travaux historiques à côté de cet enseignement l'amènèrent à éditer les récits et dépositions du soulèvement de 1641-1660, puis elle écrivit une *Histoire de l'Irlande* et de nombreux articles d'intérêt historique et archéologique.

heures pour tenir debout le jour ».

Son corps frêle, bien que soutenu par une volonté et une énergie opiniâtres, ne devait pas résister longtemps à la vie cloîtrée et misérable d'Arcetri. Pourtant la peste, qui fit des ravages en Toscane en 1633, avait épargné le couvent. Mais Sœur Marie-Céleste fut surtout cruellement, peut-être fatalement atteinte dans sa fragile santé, par les affres éprouvées au cours du long procès de son père, pendant l'hiver de cette même année 1633. Elle recevait de rares et insuffisantes nouvelles de Rome, et se débattait en de quotidiennes angoisses. « Son père, à la fois pour ne pas l'alarmer et parce qu'il se berçait d'illusions sur l'issue de son procès, ou parce qu'il pouvait craindre que ses lettres ne soient interceptées par le Saint-Office, ne lui parlait pas ouvertement de toutes ses peines. » Elle apprenait par un sieur Geri (beau-frère de son frère) les tristes nouvelles : l'incarcération de Galilée, l'abjuration de ses théories... Elle pleurait dans le silence de sa cellule nue. Elle n'avait pas du tout la force qu'elle affectait d'avoir pour consoler le persécuté. Elle l'entretenait de tout ce qui se passait dans sa maison abandonnée, dont elle dirigeait l'administration, les dépenses et le personnel, de son cloître. Elle parlait de choses terre-à-terre... mais son mensonge généreux évitait de nouveaux soucis au savant. Malgré la fièvre qui la terrassait sans trêve, elle résista jusqu'au jour où elle put embrasser son père ; puis le mal reprit ses ravages jusqu'à l'issue fatale.

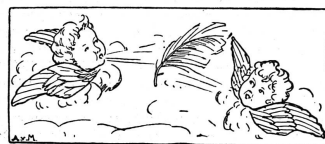
Mina Vallette termine sa reconstitution du

C'est à elle aussi que l'on doit la fondation de l'Association irlandaise des Femmes universitaires. Quant à son activité sociale elle ne s'arrêtait jamais, organisant et dirigeant des classes pour de jeunes ouvrières et des enfants, fondant notamment le « Club Ste Jeanne » pour jeunes filles. En 1924, elle devint présidente du Conseil National des Femmes d'Irlande, fonctions qu'elle garda jusqu'à l'année dernière ; et s'il ne lui fut pas toujours possible de participer aux Congrès internationaux des organisations auxquelles ce Conseil était affilié, elle suivait avec intérêt tout le travail qui se faisait pour la paix et la compréhension internationale.

La personnalité de Mary Hayden était la vivante réfutation du préjugé qui veut que des femmes se vouant à la science perdent de leur caractère humain. Au contraire : l'étendue de son intérêt pour les problèmes sociaux, l'absence totale chez elle de toute convention, son esprit et son humour complétaient idéalement les dons magnifiques de son intelligence. Jamais elle ne se considéra comme à part des autres femmes du fait de son rôle universitaire, et elle lutta toujours pour obtenir pour toutes les femmes le droit aux mêmes possibilités d'éducation supérieure dont elle avait joui elle-même. Elle professait une foi vivace dans la capacité de son sexe à arriver à l'égalité complète avec l'homme, grâce à l'éducation. Aussi sa mort, qui laisse dépouillés bien des amis et bien des causes, n'en atteint-elle aucune aussi durement que celle du féminisme actif en Eire.

(Traduction française)

L. O. K.



DE-CI, DE-LA

Succès féminin.

Nous apprenons avec beaucoup de joie que le Conseil d'Etat du canton de Fribourg, a nommé, comme chargée de cours de pédagogie à l'Université, M^{lle} Laure Dupraz, licenciée es-lettres et docteur en mathématiques. Toutes nos félicitations.

Elles ne savaient pas dans leur candeur naïve...

...que les femmes qui payent des impôts ne sont pas autorisées à donner leur avis sur l'emploi fait de cet argent ! En effet, lors du récent référendum communal lausannois lancé contre un arrêt d'imposition, 123 signatures de femmes figuraient dans le millier de signatures déclarées non valables. Et pourtant la bonne logique n'était-elle pas de leur côté ?



l'époque tant d'admiration dévouée, de protectrice sagesse, de désintéressement, d'abnégation résignée, et les échos d'une existence sans autres événements que ceux de la pauvreté et de la maladie, sans autres joies que celles de l'âme, sans autres espoirs terrestres que ceux qui pouvaient sourire au savant lui-même.

C'était une « maison familiale » que le couvent de Saint-Mathieu d'Arcetri. Les nonnes sans argent et sans famille manquaient de nourriture fortifiante et de lainages suffisants. Elles devaient gagner par le travail leur subsistance, et « les seuls frais que le couvent prenait entièrement à sa charge étaient les frais d'enterrement ». Marie-Céleste demandait souvent quelque secours à son père, surtout pour soulager la détresse de ses compagnes, et avouait : « Nous sommes vraiment dans une extrême nécessité, et si ce n'était les quelques aumônes que nous recevons, nous risquerions de mourir de faim ». Comment ne pas admirer, dès lors, avec Mina Vallette, la sérénité d'esprit de Marie-Céleste, sa suave gaieté, le souci constant qu'elle se fait pour son père, pour toute la parenté, et les braves serviteurs de la famille Galilée ? Comment ne pas admirer cette jeune recluse, souvent malade et entourée de compagnes souffrantes, geignantes, ployée sous le fardeau de tâches ingrates et de privations, qui trouve néanmoins le temps de lire tout ce que son père publie, d'approfondir sa culture pour comprendre les enseignements du chercheur, d'expérimenter elle aussi la longue-vue pour se rendre compte des découvertes astronomiques de Galilée ?

Et mieux que tout, comme le constate l'auteur, « dans une communauté où tout le monde est soumis à la même règle uniforme, où chacun doit penser et agir de la même manière, les individualités s'effacent, et ne peuvent guère ni s'épanouir ni se développer. Or, fait exceptionnel chez une nonne de tous les temps, mais plus encore à l'époque où elle vit, non seulement Sœur Marie-Céleste n'a rien d'étroit ou de rigide, mais sa mentalité dépasse infiniment celle de sa caste et de la masse de ses contemporains, par la largeur de son esprit et ses idées très personnelles qu'elles ne craignent pas d'affirmer. » Et tout cela toujours avec la même humilité suave, la même simplicité et la même bonne humeur. Mina Vallette admire justement « cet humour qui ne l'abandonne jamais, même dans les moments graves et lorsqu'elle exprime des sentiments tout autres que joyeux, cet humour qui est un charme de plus » car « sa personnalité serait-elle complète si, au sérieux profond de son caractère et à ses dons intellectuels, elle ne joignait cette grâce juvénile, l'esprit et la fantaisie ? » L'élément moral et spirituel domine dans les lettres de cette fille aimante, qui sait même conseiller et guider son père alors qu'elle le sent faufilé ou défaillant, mais « quelle absence totale de pédantisme et du genre sermonneur ! » Elle souffre, nous le savons, presque toujours de migraines et de maux de dents, mais elle le dit sans une plainte : « accablée de fatigue, le soir, elle lutte contre le sommeil pour écrire à son père, et avoue avec quelque honte qu'elle a besoin de dormir au moins sept

caractère et du cœur de la Nonne d'Arcetri, en affirmant très justement que « les noms du père et de la fille sont à jamais associés dans l'histoire comme ils l'ont été dans la vie ; et près de celui d'un des plus grands génies de l'humanité brille celui de l'humble Marie-Céleste Galilée, qui nous apporte à travers les siècles un reflet de la lumière divine ». Rarement une figure féminine a été étudiée avec tant de sagacité et de pénétration ; d'autant plus qu'il s'agissait en l'occurrence d'une âme plus que d'une vie. Rien ou presque rien ne s'est passé dans la morne existence de Virginie Galilée et il fallait donc deviner, à travers les lettres filiales, une personnalité volontairement effacée, dont les douleurs et les mérites sont dissimulés soigneusement.

On sait que Mina Vallette, à la fois Alsacienne et Neuchâteloise, qui a travaillé au BIT à ses débuts, s'est intéressée à bien des questions sociales et féministes. Jamais peut-être elle n'a déployé autant de talent que dans cette biographie tirée d'une correspondance ancienne et dont le style archaïque compliquait singulièrement l'exacte traduction. Elle a suivi comme en pèlerinage la vie et l'œuvre de Galilée, dans l'Observatoire de Florence, où plane encore l'ombre du génie de la science, et où elle pu profiter des conseils d'un illustre astronome, le Prof. Abetti, auquel d'ailleurs est dédié le livre. Il faut lire cette belle étude où brille d'une calme lumière la petite flamme éternelle de l'amour filial et de la compréhension féminine.

Mary NOGER.